

## ***Pour une phénoménologie appliquée***

La dispute des années '80 autour de l'« argument transcendantal » a produit une scission à l'intérieur de la philosophie contemporaine. Ses effets durent encore. On parle aujourd'hui d'une philosophie analytique, respectivement, d'une philosophie continentale, mais surtout du recule de la dernière par rapport à la première. La phénoménologie s'inscrit dans cette mouvance comme un des pôles les plus résistants de la philosophie continentale, même si ses chaires sont de plus en plus rares dans les départements de philosophie. Apparemment, cette « séparation » est due au choix que les philosophes analytiques ont fait pour le langage logico-mathématique. Un choix déjà anticipé et évalué du point de vue « critique » par Kant, qui le place, bien évidemment, du côté des catégories mathématiques. Pour lui, une telle option ne présente pas d'intérêt quant à la question sur la vérité puisque les objets mathématiques sont construits à l'intérieur même de ce langage. Aussi, parle-t-il d'une vraie « tentation » des philosophes pour ce type de discours, censé être « complet, consistant et décidable », mais pratiquement sans rapport avec le problème de la vérité et, par conséquent, avec celui, essentiel, de la « chose en soi ».

Curieusement, celui qui passe pour un des plus importants fondateurs de la philosophie analytique, Wittgenstein, n'a jamais abandonné la perspective transcendantale initiale de ses recherches. En plus, ses derniers propos philosophiques portent sur la nécessité de passer du langage logico-mathématique au... langage naturel. En fait, ses soupçons quant à la possibilité d'une syntaxe logique « pure » à valeur ontologique se sont renforcés peu de temps après la parution de son *Tractatus*... D'autre part, le fondateur de la phénoménologie, Husserl, avait commencé ses recherches par une étude approfondie des fondements des mathématiques... Sa correspondance avec Frege en témoigne très largement. Le dernier grand phénoménologue contemporain, Marc Richir, auquel notre volet éditorial lui réserve un de ses textes, était initialement chercheur en physique. Un de ses premiers textes phénoménologiques porte sur l'axiomatique de la théorie des ensembles. On voit bien que, de ce point de vue, la ligne de démarcation entre les deux orientations philosophiques contemporaines n'est pas trop précise. Au contraire, elle est plutôt artificielle, voire conventionnelle. Ce n'est donc pas l'intérêt particulier pour la logique et les mathématiques qui fait la différence. Pour plus d'arguments, ajoutons à cette liste les célèbres *Recherches logiques* de Husserl et, de

l'« autre côté », les manuscrits sur la phénoménologie de Wittgenstein. Les intérêts philosophiques des deux fondateurs se croisent. Selon nous, ce sont donc plutôt les conséquences, différentes, que ces grands courants ont assumées par rapport au statut philosophique de la logique et des mathématiques.

En ce sens, les théorèmes de Gödel sur les limites internes des systèmes logico-déductifs ont eu un rôle décisif, voire symptomatique. N'oublions pas qu'il s'agit d'un des plus grands mathématiciens de tous les temps. Face à la gravité extrême de ces limites – internes, encore une fois –, des solutions *ad hoc*, comme celles qui nous invitent à ne pas s'occuper des ensembles « trop grands », sont presque dérisoires. Reste toujours intacte le problème de l'incomplétude propre à tout système logico-mathématique. Même si, pour un certain temps, la phénoménologie avait traité cette incomplétude comme relevant de la sensibilité – ce qui reviendrait au primat de la perception –, plusieurs textes de Husserl – comme ceux du dernier Merleau-Ponty – attestent ce manque de principe à tous les niveaux de l'être humain : sensible, imaginaire, intellectuel, mais aussi subjectif et même corporel. Au moment où la mécanique quantique constate que l'espace et le temps sont discontinus et la cosmologie relativiste repère des trous noirs dans le firmament, la phénoménologie découvre, souvent dans la foulée de la psychanalyse, que l'homme est, lui aussi, un être « troué ». Un retour inattendu, après plus de deux millénaires, à Aristote, pour qui l'homme est un « animal inachevé ». C'est dire que nous sommes toujours non-terminés, in-finis ou, dans un langage philosophique, in-dé-terminé.

Le thème de l'in-dé-terminé surgit dans la philosophie dès son commencement. Nous le retrouvons chez Anaximandre et Parménide, chez Platon et Aristote, mais il revient aussi au début de la modernité avec Descartes et surtout avec Kant, pour qui l'être humain n'est plus défini par l'intellect et ses catégories, mais par la conscience, qui, elle, n'est pas catégorielle. Le « lieu » de toutes les formes, avait souligné Aristote, ne peut plus avoir de forme. D'ailleurs, dans la préface de la première *Critique*, Kant soutient que sa déduction transcendantale des catégories de l'entendement, qui institue la différence entre la science et la con-science, représente sa plus grande contribution à la philosophie. Or, si la conscience ne relève d'aucune catégorie, elle reste et restera toujours in-dé-terminée. Il n'y a donc aucune connaissance proprement dite – c'est-à-dire catégoriale – de la conscience. Hegel est encore plus précis : quand il s'agit d'un sujet humain (qui n'est plus sujet d'une proposition), ce n'est pas la connaissance qui est en jeu mais la re-connaissance. Celle d'un autre sujet humain, par exemple. Une autre manière de dire qu'une analytique propre à la conscience transcendantale ne peut pas se passer d'un contexte inter-subjectif. Comme Husserl allait le démontrer dans sa Ve méditation cartésienne. Ainsi, l'idée que, entre les sujets humains, entre les objets et même à l'intérieur même des sujets et des objets

troués de ce monde, il est possible une toute autre inscription – seconde – que celle des phénomènes proprement dits – fussent-ils déjà divisés en contraires : objet-sujet, intérieur-extérieur etc. –, cette idée donc est devenue la plaque tournante des plus récentes recherches phénoménologiques.

La philosophie contemporaine récupérerait, en fait, le sens grec de l'expérience – *em-peiria* – qui, contrairement à son équivalent latin – *ex-perientia* – suggère que le « centre » topique des rapports entre ce monde et la condition transcendante de sa possibilité se trouve dans la limite qui s'ouvre entre les *onta* – *em-peiria* est formée de *en* : « dans » et *peras* : « limite, frontière » – et non pas au delà et même en deçà d'elle. S'il s'agit d'un dépassement – *ek* –, il n'est pas tout simplement « horizontal » – topique –, mais plutôt vertical – topologique. Autrement dit, si quelque chose a lieu dans le monde d'« ici » (passivité), c'est parce que quelque chose d'autre a eu lieu dans le monde d'« au-delà » (activité). Nous retrouvons ainsi le sens vertical de l'analytique transcendante de Kant, qui ne concerne pas la séparation de ce qui est déjà actualisé du point de vue topique, mais la montée vers l'origine de ce qui est en train de s'actualiser du point de vue topologique. Aussi, ce qui s'inscrit d'une manière seconde dans la limite – le phénomène second – représente-t-il l'effet horizontal « inter-stitial » d'une actualisation verticale. Un effet à son tour second, qui ne se confond pas avec les phénomènes ordinaires, qui, eux, sont les conséquences primaires du refoulement du transcendantal en lui-même. Plus précisément, même si l'origine se retire pour que le monde des phénomènes primaires puisse exister, elle revient sous la forme de phénomènes seconds, c'est-à-dire dans les fractures mêmes de l'espace-temps physique (et non seulement). Une nouvelle phénoménologie – seconde –, celle des « trous noirs », devient ainsi possible.

La grande contribution de cette nouvelle phénoménologie est inspirée par l'expérience... analytique – Marc Richir l'avoue d'une manière explicite –, plus précisément, par la découverte par Freud des formations « secondes » de l'inconscient, et consiste surtout dans sa théorie de l'acte. Si, pour la philosophie anglo-saxonne, le terme d'« analyse » a un sens plutôt empirique – le mot « empirique » provient, lui aussi, d'*empeiria* grecque, mais son sens diffère de celui phénoménologique –, auquel elle y ajoute une méthodologie logique et mathématique, l'analyse que la phénoménologie transcendante met en jeu est une... psych-analyse. Bien entendu, pas dans le sens d'une psychologie rationnelle. Après Kant, Husserl et Lacan ont insisté, eux aussi, sur ce point capital : la phénoménologie et la psychanalyse exigent une réduction thématique, respectivement, un refoulement originaire qui précèdent de loin l'institution symbolique de la science – y compris de la psychologie –, respectivement, celle de notre propre langage. Une fois de plus, l'analytique regagne son sens vertical de montée vers la condition de possibilité de notre propre expérience. Dans ce contexte, il a fallu reprendre

la différence kantienne entre le niveau transcendantal proprement dit de toute architectonique, origine de nos actes de synthèse, et sa schématisation, qui, selon Husserl, relève d'un *eidōs* et, par conséquent, d'un *eidōs ego*. Or, puisque l'*eidōs ego* est encore lié à l'imagination, comme d'ailleurs son pendant référentiel : l'objet *a* de Lacan, il faudrait alors assumer que l'expérience propre à la science – au sens moderne du terme – reste largement « imaginaire », à savoir purement schématique. Car notre conscience aperceptive – *i.e.* l'*eidōs ego* – n'est pas l'origine de l'expérience. Elle n'est pas transcendantale, mais seulement le résultat d'une schématisation de sa propre origine. Aussi, si seule une conscience transcendantale peut « rester » à l'origine de tous les concepts, la conscience aperceptive sera-t-elle à l'origine de leurs schématisations. C'est la différence aristotélicienne entre le genre et l'espèce. Les descriptions de nos actes intentionnels – qui font l'objet d'une psychologie à son tour descriptive – et, en général, toutes les descriptions qui relèvent d'une science particulière ne supposent pas encore une réduction thématique et d'autant moins un retour du refoulé en tant qu'origine.

« Nos » actes – ceux qui passent par la conscience aperceptive – sont toujours partiels par rapport à leur origine. Kant avait déjà averti que notre prétention de « posséder » l'origine transcendantale des actes de synthèse et, par conséquent, des actes qui procèdent de l'in-conscient (du transcendantal) est une simple illusion. Par analogie, notre prétention de « posséder » leur fin en soi, est aussi une simple apparence, un phantasme, dirait Lacan. Et pourtant, insiste toujours Kant, dans son architectonique transcendantale, nous avons à faire parfois avec certains « monogrammes » de l'origine ou, dans un langage psychanalytique, avec certains « traits unaires » – l'*einziger Zug* de Freud traduit parfaitement le mono-gramme de Kant. L'origine unique retourne ainsi, par ses traits à leurs tours uniques, comme phénomènes seconds, à savoir, comme des « restes » associées à tout acte transcendantal (inconscient). Inversement, les traits unaires « représentent » – d'une manière seconde – le retour de ce qui a été refoulé : l'origine même, la seule qui « reste » véritablement. Aussi, l'étymologie du « monogramme » – dont les étymons grecs sont *monos* : « unique » et *grammè* : « trace », mais aussi « lettre » – suggère-t-elle une certaine in-scription seconde de l'origine en tant qu'origine. Une in-scription que nous devrions, donc, déchiffrer. Il n'est pas question de faire passer ces monogrammes par la grille de l'aperception car, dans ce cas-là, il s'agirait d'une illusion transcendantale. En fait, cela serait pratiquement impossible car les « restes » de l'origine s'inscrivent indépendamment de notre conscience. La psychanalyse en a ajouté un fait clinique essentiel : toutes ces traces qui nous arrivent comme phénomènes seconds, respectivement, comme des formations de l'inconscient ou des « lettres » à déchiffrer logent dans les trous de l'être humain, y compris de sa conscience. Les traces de l'unique sont « tracées », pour ainsi dire, à

travers notre conscience, dans ses trous, même si elles nous reviennent en tant que phénomènes seconds, c'est-à-dire comme des événements qui s'imposent à nous en dépit de notre volonté. En fin de compte, « nos » actes sont toujours troués, *i.e.* non-(dé-)terminés. Et pourtant et encore une fois, dans leurs trous s'inscrivent d'autres « restes » d'actes – les lapsus, les actes manqués etc. –, c'est-à-dire de vrais « monogrammes », des traits unaires de leur propre origine.

Quand on parle de phénoménologie appliquée il faudrait tenir compte du sens que la phénoménologie et la psychanalyse ont accordé à l'acte. Car toute application demande une actualisation et toute actualisation demande un acte. Cela explique pourquoi les applications de la phénoménologie ne pouvaient pas contourner les phénomènes seconds qui, dans ce cas-là, expliquent bien, comme chez Kant et Wittgenstein, quelques graves « maladies de l'esprit ». En ce sens, l'expérience humaine est une simple conséquence de la dialectique transcendantale, à savoir de la division du sujet humain ou, inversement, la dialectique transcendantale et sa division implicite deviennent les « armes » d'une véritable prophylaxie contre les maladies « mentales ». D'où la différence entre la phénoménologie et la psychanalyse, d'une part, et la *philosophy of mind*, de l'autre. Les deux premières s'occupent non pas du fonctionnement performatif de l'entendement humain, mais de ses « restes » définis en tant que monogrammes de « l'entendement originaire » – de *l'intellectus archetypus*, dirait Kant –, le seul qui peut être vraiment « performatif ». L'intérêt de la phénoménologie pour la psychiatrie et pour la psychanalyse allait devenir explicite chez Binswanger – élève de Husserl et de Heidegger, mais aussi de Freud et de Bleuler –, fondateur de la psychiatrie phénoménologique. En France, ce « mariage » s'est consommé à travers la relation spéciale que Lacan, héritier de Freud, a eue avec Merleau-Ponty, héritier de Husserl. (Par ailleurs, Husserl et Freud ont suivi, tous les deux, les cours de Brentano.) Ce n'est donc pas par hasard qu'un des plus connus directeurs des archives « Husserl », Rudolf Bernet, est aussi psychanalyste.

Les études qui suivent essaient d'offrir une introduction dans l'atmosphère de ses recherches originales, malheureusement peu connues. Elles abordent le problème de la typologie de l'expérience chez Husserl, l'expérience « in-dé-terminée » du sublime et la phénoménologie non-symbolique de Richir, le problème de la dynamisation du corp propre chez Patočka et celui de la liaison intime entre la santé et la compréhension du monde chez Gadamer.

**Virgil CIOMOȘ**

*Université « Babes-Bolyai » de Cluj, Roumanie*

